

La guerre en Algérie [suite et fin]

Autor(en): **G.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **23 (1878)**

Heft 8

PDF erstellt am: **18.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-334873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 8.

Lausanne, le 22 Avril 1878.

XXIII^e Année

SOMMAIRE. — La guerre en Algérie, extrait du *Journal of the Royal united Service Institution* (Suite et fin), p. 161. — De la mobilisation en Suisse, p. 169. — Circulaires et pièces officielles, p. 173 — Nouvelles et chronique, p. 175.

LA GUERRE EN ALGÉRIE.

(Suite et fin.)

Jusqu'à présent on a admis que les indigènes, Arabes ou Kabyles, ignoraient l'art de manœuvrer régulièrement, ne pouvant se plier à l'obéissance même pendant quelques minutes, de plus, ils étaient mal armés; maintenant il ont prouvé qu'ils sont de redoutables ennemis.

Le Kabyle, particulièrement, est intelligent, robuste, agile, connaissant parfaitement la contrée dans laquelle il se bat, et possède une grande aptitude naturelle à se servir, pour la défense, de tous les accidents du sol. Les tribus Kabyles ne tolèrent pas les *impedimenta*, de façon à être sans préoccupations si leur ligne de retraite est menacée.

Une colonne qui attaque les Kabyles trouvera un tireur embusqué derrière chaque rocher, fort en avant de la position principale; il faudra donc qu'elle livre toute une série de petites escarmouches et qu'elle déploie ses forces avant de pouvoir atteindre le but réel qu'elle cherche.

Quoique les Kabyles se rencontrent rarement sur la ligne principale de la marche, ils attaquent souvent les troupes pendant leurs mouvements. Ils évitent d'assaillir de vive force une position pendant le jour, mais ils essaient, la nuit, de surprendre le camp. Ils apprécient beaucoup les attaques de flanc, surtout quand ils voient les troupes forcées de quitter la colonne pour se mettre à leur poursuite.

L'Arabe des plaines est encore plus difficile à attraper. Les troupes qui s'avancent ne trouvent que des *guerilleros* qui se replient devant elles; le gros des soldats arabes, caché et hors de portée, surveille cependant chaque mouvement de l'ennemi, et s'il voit apparaître chez lui des signes de découragement ou de fatigue, il fond sur les troupes comme un orage du haut des montagnes. Si l'ennemi continue à avancer, les tirailleurs arabes sont renforcés, quoique leur feu soit, en général, assez inoffensif.

L'Arabe, à l'encontre du Kabyle, a un point faible en commun avec ses ennemis civilisés, c'est un convoi ou (*smala*) comprenant ses tentes, son bétail, ses femmes, ses enfants et ses trésors. Il place ses combattants entre l'ennemi et cette *smala*. C'est pourquoi le corps expéditionnaire ne doit pas se diviser, sous le prétexte de combattre, mais doit se porter en avant directement sur ce point vulnérable et vital de l'ennemi.

On a souvent, dit l'auteur, posé en fait que les qualités militaires des officiers français avaient été amoindries par les campagnes en Algérie, et il combat cette assertion. Il prétend, au contraire, que ces campagnes ont développé chez les conquérants la science des marches, celle des formations pour l'attaque et la défense, et l'habitude de compter sur l'initiative des officiers commandant des corps relativement faibles ; et que les conditions de la guerre moderne, dépendant beaucoup de l'effet meurtrier d'un tir rapide, ressemblent de plus en plus à celles des combats en Afrique.

On peut, en effet, admettre que cette école doit être fort utile en ce sens qu'elle développe l'esprit d'initiative et d'entreprise, et que l'application pratique, dans une contrée difficile, des théories sur la direction des colonnes d'attaque, doit être d'une grande valeur dans des opérations faites sur une plus vaste échelle. Disons cependant que ces succès obtenus sur des ennemis aussi mal armés peuvent être une source de déceptions pour des officiers appelés à combattre des adversaires mieux armés ; ce fait a été pleinement démontré, et cela récemment, en Bulgarie et en Arménie.

La pratique des reconnaissances est fortement recommandée, dans le double but d'acquérir des renseignements et de distraire l'attention de l'ennemi sur le point réel de l'attaque ; en outre, il a été prouvé que le service de reconnaissance détruit la folle confiance des troupes qui ne voient que rarement l'ennemi, et apprend aux hommes à se rendre compte de leurs propres qualités comme de celles de leurs adversaires ; mais, il faut admettre que pour le point réel de l'attaque, les informations obtenues par de simples espions, ont plus de valeur que celles provenant des reconnaissances.

L'auteur passe en revue les opérations militaires qui se font en Kabylie et dans les plaines. Elles comprennent :

- 1° Marches en présence de l'ennemi.
- 2° Combat de rencontre. (*Chance engagement.*)
- 3° Attaque d'une position.
- 4° Abandon d'une position.
- 5° Incendie d'un village.

OPÉRATIONS EN KABYLIE.

1° *Marche en présence de l'ennemi.* — L'expérience de la guerre en Algérie a prouvé qu'il ne fallait jamais séparer le convoi de la colonne, même dans l'attaque d'une position. M. Villot cite l'exemple d'un officier jeune et énergique qui essaya d'entreprendre une opération sans prendre la précaution dont nous venons de parler, et qui essuya une défaite ; il voulait, muni de rations pour peu de jours, surprendre l'ennemi par une marche rapide et, d'un seul coup, finir la révolte.

Comme on l'a dit précédemment, la nature du pays coupé de ravins profonds et tortueux, rend impossible de protéger le convoi par des flanqueurs en ordre ouvert ; le seul moyen d'être en sécurité est celui recommandé par le maréchal Bugeaud : oc-

cuper les hauteurs en avant et les abandonner au fur et mesure du passage du convoi. L'arrière-garde ne doit, dans aucun cas, laisser les trainards en arrière. La colonne doit être à 4 heures du soir, au plus tard, au lieu de la halte.

2^o *Combat de rencontre.* — Ce genre de combat est le plus fréquent en Algérie. Le maréchal Bugeaud dit :

« Quand vous vous trouverez subitement en présence de l'ennemi, attaquez-le; en pareil cas, l'assaillant a le plus souvent l'avantage, tandis que s'il hésite ou se retire il subira des pertes considérables. »

L'auteur, cependant, estime qu'on ne doit pas pousser cette manière de voir à l'extrême; avec une force supérieure, dit-il, il vaut mieux faire halte et prendre des dispositions pour la défense.

Une telle rencontre arrivera, généralement, aux troupes formant l'arrière-garde, l'avant-garde ou les gardes de flanc. Les chefs de ces détachements doivent connaître les intentions du commandant de la colonne. Ils ne doivent, par conséquent, manifester aucune hésitation tant dans l'attaque que dans la défense d'une position en attendant l'arrivée du reste de la colonne.

3^o *Attaque d'une position.* — Aucune position ne doit être attaquée de front, si elle peut être tournée; mais, avec les Kabyles, ce mode ne peut pas toujours être employé; on combinera alors des attaques de flancs avec l'attaque directe. Les troupes assaillantes doivent s'avancer avec élan, se servant des inégalités du sol pour se couvrir, en faisant de courtes mais fréquentes haltes pour prendre un peu de repos et se reformer; quand elles sont arrivées au point où doit être faite l'attaque décisive le signal est donné par les clairons sonnante « la charge. » Si l'attaque a réussi, on poursuit l'ennemi, mais à une *courte distance*.

Les attaques de flancs seront conformes au mouvement général, et le corps qui attaque de cette façon ne doit pas être trop éloigné du gros de la colonne. L'auteur termine ce paragraphe par ces paroles du maréchal Bugeaud : « La meilleure manœuvre tant pour un corps considérable que pour un simple détachement est d'avoir un objectif bien défini. La marche en avant en sera beaucoup plus ferme et vigoureuse. Le succès dépendra de la résolution du commandant, de la bonne organisation et du courage des troupes plus que de tout autre cause. Le chef d'un détachement recevra des instructions *précises* sur son objectif, ainsi que le *temps* et les *moyens* pour l'exécution. Sans cela, quand il sera livré à lui-même, il sera seulement guidé par les intérêts immédiats de son corps de troupes bien plus que par ceux de la colonne dont il n'est qu'une faible partie. »

4^o *Abandon d'une position.* — Ce mouvement n'a pas toujours le caractère d'une retraite proprement dite. Le poursuivant a, cependant, tout l'avantage tant tactique que moral; les Kabyles cherchent généralement à se retirer devant un ennemi qui attaque pour l'entraîner à occuper un terrain qu'ils savent devoir être bientôt abandonné.

Un pareil mouvement rétrograde montre les qualités des officiers commandant de compagnie, leur sang-froid, leur énergie et leur facilité à reconnaître la valeur du terrain. Le mouvement de repli aura lieu par échelons de demi-compagnies ou de sections; le commandement sera *unique*. L'auteur recommande vivement l'emploi de nombreux petits détachements, plutôt que de corps de troupes plus forts mais en moins grand nombre. L'auteur cite un exemple où quatre-demi compagnies couvrent la retraite du gros : Le point le plus élevé du terrain est toujours occupé par le corps le plus fort et doit toujours être abandonné le dernier. Le corps qui est sur le point le plus bas se retirera le premier.

Le mouvement se fait successivement, chaque corps se formant sur le nouvel alignement et faisant feu dès que son front est dégagé. On s'occupera plutôt des accidents du sol que de la rectitude de l'alignement. Si un échelon est serré de près par l'ennemi, il fait halte et des renforts lui sont envoyés de l'arrière-garde, le commandant de celle-ci doit toujours être prêt à cette éventualité. Le chef d'un détachement, aussitôt qu'il a passé en avant, doit être soigneux mais rapide dans le choix des positions pour une défense subséquente. Il doit avoir ses hommes bien en main, surveiller leur feu, combattre toute tendance qu'ils pourraient manifester de prendre de l'initiative, et montrer surtout dans une retraite, une contenance fière et gaie, pour ainsi dire. Ces détails ne sont pas de trop si on se rappelle que c'est dans ce genre de rencontre que les Kabyles déploient tout leur courage et sont les plus redoutables.

Il est rarement possible de préparer une embuscade, à cause de la vigilance des vedettes indigènes; mais son effet, quand elle réussit, est considérable; car le Kabyle qui marche au combat sans aucune formation régulière ne peut résister à une attaque de flanc.

Il reste à dire que l'officier commandant une arrière-garde doit être choisi tout spécialement, il doit être vigilant, tenace, plein de sang-froid, rapide dans ses résolutions et dans leur exécution. Il se tiendra avec le dernier échelon; le chef de la colonne est généralement avec les troupes de soutien.

5^o *Incendie d'un village*. — « Pour réduire les Kabyles, dit le maréchal Bugeaud, il faut attaquer leurs villages, couper leurs arbres et leurs moissons, disperser leurs troupeaux. »

Avec de telles idées sur la manière de traiter le pays, on comprend que l'incendie d'un village soit considéré comme une opération normale.

Si le village est en état de défense, l'attaque est une manœuvre délicate, si on tient compte des haies de cactus, des rues tortueuses, des maisons crénelées, des rochers, etc.

Les villages sont généralement sur des hauteurs, et la troupe assaillante doit les battre avec ses canons depuis une position dominante avant de les attaquer sur leurs flancs. Les attaques de front ont été éprouvées comme si désastreuses que le maréchal

Randon l'a signalé dans un ordre général. Au point de vue stratégique, les indigènes auraient agi sagement en plaçant leurs villages sur des emplacements qui ne peuvent être dominés, mais ils en ont été empêchés par les nécessités de la vie de chaque jour.

Quand on doit détruire un village inoccupé, les troupes sont divisées en deux corps, l'un destiné à garder et à couvrir la position, et l'autre composé de travailleurs ; ces derniers doivent cependant avoir les fusils chargés, car les habitants du village ne sont pas éloignés et veillent en attendant une occasion de vengeance. Les troupes destinées à ce travail de destruction doivent emporter leurs rations cuites et être sans bagages. Elles doivent quitter le camp d'aussi bonne heure que possible, afin de ne pas être prise par la nuit à leur retour. Le détachement désigné pour une pareille expédition doit comprendre au moins un bataillon, une demi-section d'artillerie, une réserve de munitions, des mulets avec cacolets, et quelques cavaliers et guides. Le retour doit se faire avec de grandes précautions.

L'auteur termine ce chapitre par la remarque que fait le maréchal Bugeaud sur le mauvais effet produit sur la discipline par de telles expéditions si elles sont mal menées. « Ne jamais faire jouer par des troupes régulières le rôle de partisans ; vous ne manquerez pas de vous en repentir si cela vous arrive ; le moindre mal sera la prompte et complète désorganisation de vos forces. »

Opérations dans les plaines (Hauts-Plateaux et Sahara).

Les opérations dans les plaines diffèrent seulement de celles dans la Kabylie par l'extrême mobilité de l'ennemi et les longues distances à parcourir. De lourds convois retardent les mouvements des troupes, l'ennemi se retire toujours et sa soumission ne sera causée que par la capture de sa famille, de ses chevaux et de ses troupeaux. Les Arabes du Tell ou des Plateaux commencent une révolte en se réunissant et en cherchant de surs refuges. On peut les considérer comme nomades sur une surface restreinte du pays, car ils n'osent se retirer dans le sud par peur de leurs soi-disant alliés qui, comme les sauterelles qui dévorent tout (ainsi qu'ils le disent eux-mêmes), ne manqueraient pas de les piller. Les environs du refuge de leurs familles doivent être le premier objectif de toute campagne dirigée contre eux.

Après les nomades du Tell, viennent ceux du Sahara (1^{re} zone). Ils courent sans cesse du nord au sud, sont extrêmement mobiles, connaissent parfaitement le désert et peuvent vivre partout pourvu qu'ils trouvent de l'eau. Mais ils ont aussi leurs points faibles : les oasis et les *K'sours*, et certaines lignes de puits qu'ils n'osent abandonner ; en outre, ils sont forcés de retourner de temps en temps dans le Tell pour se procurer du grain. L'auteur fait remarquer que suivre ces Arabes dans le désert n'est pas toujours prudent et même praticable. Dans les premiers jours d'une révolte, un coup vigoureux et rapide peut être tenté ; de pareilles

expéditons ont parfois réussi ; mais si plusieurs tribus sont en réelle insurrection, il est plus sage d'attendre l'automne ou l'hiver.

Enfin, il faut citer encore les nomades de la 2^{me} zone, la plus éloignée dans le Sahara. Leur principale richesse consiste en leurs chameaux, et ils ne dépassent jamais Tuggurth dans la province de Constantine ou Laghouat dans celle d'Alger. Il serait, dit M. Villot, d'une insigne imprudence de tenter d'atteindre ces indigènes dans le vrai désert dont les solitudes doivent rester inconnues aux troupes régulières.

Les opérations sont divisées comme suit :

- 1^o Marche en présence de l'ennemi.
- 2^o Combat de rencontre pendant la marche.
- 3^o Combat de cavalerie.
- 4^o Fourrager.
- 5^o Poursuite d'une tribu.

1^o *Une marche en présence de l'ennemi* dans ces contrées est un événement peu probable, et nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit précédemment sur ce sujet.

2^o *Combats de rencontre pendant la marche.* — La cavalerie, quand la présence de l'ennemi est signalée, prend place dans la colonne au centre du carré formé par l'infanterie. Si l'ennemi attaque, c'est seulement pour détourner la marche de la colonne. Les gardes de flanc suffiront pour le chasser en dehors de la ligne de marche ; la cavalerie peut alors, soutenue par l'infanterie, charger avec un certain succès. Cependant, dans le cas où l'attaque des Arabes leur aurait permis d'entamer la colonne, l'infanterie se formera en petits carrés et la colonne prendra une forme en losange, avec le convoi au centre ; la cavalerie, placée sur chaque flanc veillera et tentera l'occasion de passer entre les corps d'infanterie pour charger l'ennemi ; les canons seront prêts à entrer en action au premier signal.

Comme ces attaques sont souvent des feintes, la marche sera de suite reprise. De tels combats ne sont jamais dangereux. Le fanatisme des Arabes est satisfait par la mort de quelques chrétiens ; ils sont facilement découragés et leurs ressources sont restreintes ; mais, d'autre part, si un accident survient dans la marche d'une colonne et si la retraite devient nécessaire, les Arabes, avant si timides, n'hésitent pas à s'engager dans des combats corps à corps. Les blessés, si on les laisse en arrière, sont mutilés, et la poursuite a lieu, jour et nuit, avec un acharnement qui harasse les meilleures troupes : souvent même, les puits sont empoisonnés par les cadavres qu'y jettent les indigènes. Dans une pareille retraite, l'artillerie est d'un grand secours.

3^o *Combats de cavalerie.* — M. Villot dit franchement que, suivant son infériorité en nombre et sa distance de l'infanterie, la cavalerie livre rarement des combats heureux. Éloigné de 500 mètres de la colonne, un escadron peut attaquer mille cavaliers indigènes, mais, à une distance d'un kilomètre, il serait imprudent d'en attaquer 500. La tactique des Arabes est de fatiguer

les chevaux de leurs ennemis en provoquant ceux-ci à charger : ils se dispersent alors pour reparaitre de nouveau sur les flancs ou la queue de la colonne.

« Le rôle de la cavalerie, dit le colonel Laure, n'est pas de préparer une action en causant du désordre dans le camp ennemi, mais bien d'affermir un succès, de poursuivre l'ennemi et de rétablir un combat. »

4^o *Fourrager*. — « De telles expéditions sont dangereuses, elles donnent naissance à la maraude, et tendent à faire gaspiller les ressources, elles sont une cause de relâchement dans la discipline et on ne doit les permettre que quand la distribution régulière des provisions est compromise. » Telle est l'opinion du maréchal Bugeaud.

Dans cette zone de l'Algérie, le fourrage est très rare, et il est dans les habitudes des chefs de la cavalerie de profiter des haltes pour remplir les filets à fourrage ; cela évite de la fatigue en arrivant au camp et la nécessité de détacher de l'infanterie pour garder les cavaliers qui fourragent. Il est, dans la règle, seulement nécessaire en Algérie d'avoir recours à ces expéditions quand on fait une halte prolongée avec un gros convoi. Un détachement (infanterie sans bagages) est désigné comme garde pendant que la cavalerie fait l'office de fourrageurs.

5^o *Poursuite d'une tribu*. — On a déjà dit que les objectifs des expéditions françaises (*razzias*) doivent être dirigés sur le point où les Arabes ont caché leurs familles et leurs trésors ; ce but ne peut être atteint que par des colonnes convergentes ; une poursuite directe a rarement du succès.

Il peut arriver que le parti ennemi soit supérieur en nombre et à portée de nombreux renforts ; le chef des troupes, en pareil cas, prendra de suite une position défensive ; il arrêtera les progrès de l'ennemi en semant le désordre dans ses rangs, mais ne l'attaquera pas. Si les insurgés changent leur ligne de retraite et s'il est assez fort, il peut les suivre et les fatiguer.

D'un autre côté, si les colonnes convergentes sont à portée, le chef peut attaquer, gardant une partie de ses hommes en réserve ; il fera tous ses efforts pour augmenter le désordre dans la *smala*, l'engageant à se rendre, plutôt que d'engager un combat de vive force : car, les indigènes, une fois aux abois, sont capables de faire une résistance redoutable.

Dans un autre cas on suppose que la combinaison des colonnes convergentes n'a pas réussi et qu'on veut atteindre l'ennemi par une poursuite directe.

Aucune colonne accompagnée par un convoi ne peut espérer d'atteindre les Arabes en fuite dont (quoique souvent embarrassée par leurs troupeaux) la marche est merveilleusement rapide. Une colonne, cependant, peut par chance, trouver leur ligne de retraite et les cerner dans leur asile dont on découvre les traces par les cadavres d'animaux semés sur le passage.

La colonne sera divisée et la partie désignée pour la poursuite marchera aussi rapidement que possible. La cavalerie laissera

son fourrage avec le convoi et les bataillons ne prendront pas leurs sacs. La cavalerie marchera en échelons distants de 300 mètres ; l'infanterie, en deux colonnes, les bataillons sans bagages en tête ; elle pourra hâter le pas, mais il sera défendu de courir.

L'échelon de cavalerie foncera en avant et fera éclairer le terrain par ses vedettes. Arrivés à l'arrière de l'ennemi le feu des vedettes commencera ; le gros de la cavalerie partira allant cinq minutes au trot et dix au pas.

De semblables détails peuvent paraître inutiles, mais ils sont cependant importants ; car, quoiqu'il soit indispensable de garder les traces de l'ennemi, il faut cependant que les hommes et les chevaux arrivent au moment de l'attaque en bon ordre et sans être essouffés et que la troupe de soutien soie à portée.

A une distance de 1500 mètres environ, les Arabes font volte-face et essaient des assauts désespérés pour permettre à leur corps principal de s'échapper : la cavalerie doit éviter un engagement réel et seulement escarmoucher pour permettre à l'infanterie d'arriver. Le chef de la cavalerie aura soin que ses hommes ne perdent pas la trace du gros de l'ennemi qui fera certainement tous ses efforts pour les dissimuler ; il accompagnera le second échelon et mettra tous ses soins à suivre la bonne piste. S'il a 400 ou 500 hommes il peut, quand il voit le corps principal des Arabes, s'avancer vers lui au trot, mais il doit attendre pour cela que son infanterie soit engagée. A 500 mètres de l'ennemi il couvrira son front avec des soldats en ordre ouvert qui tâcheront de capturer autant de bêtes de somme que possible. Quand l'infanterie est à 1400 ou 1500 mètres, un détachement de cavalerie se porte sur chaque flanc. On arrête généralement une tribu en fuite et on la force à se rendre ; mais, en cas de résistance, la cavalerie fatiguera l'ennemi jusqu'à ce que l'infanterie arrive. La ligne à suivre dans ses razzias est qu'aucun homme ne peut faire de butin pour son propre compte ; mais quand des indigènes accompagnent la colonne, ils est difficile d'obtenir cela, car ils ne suivent pas pour la gloire mais pour piller.

Le chef de l'infanterie doit se souvenir qu'il est la sauvegarde de l'expédition et qu'il doit seulement soutenir la cavalerie.

Les attaques de nuit contre le camp des indigènes ont été souvent essayées, mais elles sont périlleuses et la vigilance des Arabes est telle qu'elles n'ont presque jamais réussi. La cavalerie est généralement employée dans de telles expéditions ; on évite autant que possible le bruit des armes ; les hommes sont éveillés par les sous-officiers et prévenus seulement en quittant le camp. Arrivés à leur destination, ils cernent le *douar*, et par un tir rapide et visé bas y sèment la confusion. Peu à peu les troupes pénètrent dans l'enceinte, et quand la terreur et le désordre y règnent, saisissent les enfants et les femmes comme otages.

Une réserve sous les ordres directs du commandant en chef enlèvera les chameaux et le bétail ; les femmes et les en-

fants sont gardés par une escorte, les hommes par une autre ; à l'aube on les amène tous au camp.

L'auteur anglais termine cette intéressante étude par quelques applications du système de guerre suivi en Algérie aux campagnes dans l'Inde ; nous nous dispenserons de les reproduire vu qu'elles concernent seulement les troupes britanniques.

G. P.

DE LA MOBILISATION EN SUISSE.

Sivis pacem, para bellum.

A. Personne n'ignore l'importance capitale d'une prompte et complète mobilisation.

De son succès dépend en bonne partie, non-seulement celui des opérations subséquentes, concentrations, marches stratégiques, etc., mais aussi, et surtout l'aptitude des troupes à faire campagne (*Feldtüchtigkeit*, comme disent fort bien les Allemands).

Cette nécessité, banale à force d'être vraie, est plus inexorable encore dans une armée de milices, sans longs services antérieurs, dépourvue de cadres permanents, où l'homme brusquement transformé en soldat a besoin de plus de temps pour se remettre, quel que soit son grade, au métier des armes.

Or, chaque heure, gagnée sur le début, pour être employée à donner de la cohésion et resserrer les rouages multiples qui forment un corps, augmente certainement sa valeur intrinsèque.

Avant d'entrer dans le détail de ce qui se pratique en Suisse à cet égard, il importe de rappeler rapidement les principaux moments d'une mobilisation.

Nous disions en commençant que cette opération doit être rapide et complète. Ce dernier point mérite plus d'attention qu'on ne lui en accorde généralement, témoin, quelques mises sur pied de 1870-71. — Le proverbe « Hâte-toi lentement » n'est jamais plus vrai que dans cette circonstance. — A quoi servent, en effet, — et nous en avons vus — des corps entrés en ligne avec une avance de quelques heures, mais à demi organisés, incomplètement approvisionnés, encombrés d'hommes et de chevaux malingres ou mal équipés, qu'il faudra laisser en arrière ou renvoyer dès la première étape ? — Pense-t-on que, dans l'encombrement inévitable d'une entrée en campagne et une fois en marche, les dépôts parviendront à compléter ce qu'un peu moins de précipitation aurait permis de faire à sa source ? Il faut donc une limite à la rapidité lorsqu'elle s'exerce aux dépens d'une bonne organisation.

Toute mise sur pied comprend deux périodes principales :

L'intervalle entre le départ, depuis l'autorité compétente, de l'ordre de convocation, et l'arrivée des hommes au point de rassemblement. — En second lieu, le temps nécessaire pour la formation et l'organisation jusqu'à l'entrée en ligne.